



**\* - Activités associatives**

\* Rappel de notre **journée associative** dans les locaux habituels, soit

Dimanche 3 février 2008 de 10 h 15 à 17 h

Centre de loisirs : 16 rue de l'abbé Derry, 92130 Issy-les-Moulineaux

Métro : Corentin-Celton,

Accès conseillé : par la traversée du Parc Jean XXIII (escalier au fond du jardin)

**\* Programme de la journée**

10 h 30 : Première conférence

12 h 30 : Repas cappadocien pour ceux qui se seront inscrits au préalable.

Durant le temps libre, divers ouvrages, appartenant à notre bibliothèque, pourront être consultés.

14 h 20 : Exposé sur les deux projets de sauvetage d'églises en Cappadoce

16 h 15 : Assemblée générale

\* **Bibliothèque** : Après quelques retards successifs dus au remaniement de la bibliothèque des pères Capucins et Franciscains (100 000 ouvrages), notre bibliothèque sera incorporée dans la première semaine de janvier 2008. Nous rappelons les coordonnées :

Couvent des Capucins : 22, rue Boissonnade, 75014 Paris, Métro : Port-Royal.

Tél : 01 71 30 78 36

**\* Voyage : Randonnée culturelle en Cappadoce :**

du 7 au 18 mai 2008, accompagné par le père Brosseau, aumônier national de la paroisse universitaire. Renseignements, conditions : Terre entière-La Procure

\* Nos sauvegardes : comme nous vous l'avons annoncé, nous avons désormais deux projets inscrits sur la **Liste World Monuments Watch**.

Une magnifique photo de la Meryem Ana fait la couverture de la très belle brochure de World Monuments Fund présentant les 100 monuments à sauver dans le monde. Elle est due à Didier Boy de la Tour, photographe du Père Blanchard.

Ci-après, vous trouverez le compte rendu du chantier de la Kızı Kilise.

# Roma dönemine ait Seramikler Şaşırttı

Kızıl Kilise yakınlarında yapılan kazı çalışmalarında ortaya çıkan seramikler, herkesten önce Yücel Kiper tarafından keşfedildi.

Kızıl Kilise yakınlarında yapılan kazı çalışmalarında gün yüzüne çıkan seramikler herkesten önce Yücel Kiper tarafından keşfedildi. Gün yüzüne çıkan eserlerden Roma dönemine ait seramik bulgularında ince işçilik ön planda yer alıyor. Roma'dan sonra kurulan Bizans dönemine ait seramik bulgularında detaylı inceleme yapıldı.



Traduction de l'article publié dans le journal local d'Aksaray en août 2007

## Les céramiques datant de l'époque romaine ont étonné

Kızıl Kilise

Les objets examinés à côté de Kızıl Kilise ont étonné tout le monde. Les tessons et les céramiques exhumés ont mis en évidence une finesse de travail chez les Romains tandis que les céramiques de l'époque byzantine étaient grossières.

Kızıl Kilise

Dans les fouilles effectuées à proximité de Kızıl Kilise les objets de plusieurs civilisations ont été mis à jour. C'est pendant les fouilles sous l'autorité du directeur du musée (Aksaray), Yücel Kiper, qu'une lampe à huile en terre cuite de l'époque byzantine a été exhumée. Ensuite l'équipe a poussé ses fouilles aux couches plus profondes et elle a découvert une autre lampe à huile qui elle suppose dater de l'époque romaine tardive. Ces découvertes ont mis en évidence que la civilisation byzantine qui fait suite en continuité à la civilisation romaine n'avait pas fait d'arrêter par rapport à cette



de üst tabakada Bizans dönemine ait pişmiş topraktan yapılan keramit bulguları.

Daha alt tabakada yani eski dönemlere ait eser araştırmaya başlanan ekip, bir süre sonra daha inceleme yapıldığı görüldü. Bizans dönemine

ait olduğu olduğu edilen yeni bir keramit daha bulundu. Romalıların devamı olarak kurulan Bizans medeniyetinde özellikle seramik konusunda bir tür mesafede bulunmadığı ortaya çıkan eserlerdeki işçiliğin olduğu görüldü.

## Les amis de la Cappadoce, Kapadokya dostları

### Premiers travaux sur le site de Kızıl kilise

Du 8 au 14 août 2007, le Professeur Ağaryılmaz a effectué des fouilles en divers points de "Kızıl kilise" (l'Église Rouge), (coordonnées GPS N 38° 13',58 ; E 34° 25',7) et aux alentours, dans le cadre des autorisations délivrées par les autorités locales pour le sauvetage du monument.

Ces fouilles ont été suivies de près par le Directeur du musée d'Aksaray et ses collaborateurs archéologues. Pour ces premiers travaux, le Professeur Ağaryılmaz a utilisé un fond versé, il y a deux ans, par l'association "Les amis de la Cappadoce, Kapadokya dostları".

Les données recueillies sur les appuis au sol des murs, des piliers et des colonnes de l'église confirment la qualité de la construction et permettent la mise au point des plans détaillés des travaux.

La fouille du narthex a montré que des fouilles clandestines ont modifié les seuils des portes d'entrée ouest de l'église : des grosses pierres ont été retournées (voir traduction du compte rendu des sondages).

Autour de l'église, les fouilles ont mis en évidence que, entre l'église et l'antique voie qui passe environ à 150 mètres au nord, il y avait une petite agglomération. Au lieu appelé par les gens du cru, "la maison du prêtre", situé en bordure de cette voie qui mène à Jérusalem, la fouille a trouvé deux lampes à huile : d'abord une byzantine et, plus bas, une d'époque romaine tardive, selon les archéologues du Musée d'Aksaray (voir copie article de presse et sa traduction).

Dans un espace de quelques hectares à l'ouest de Kızıl kilise, plusieurs sondages ont révélé des murs, des tessons et des mortiers en pierre : une zone occupée par l'homme, d'une certaine importance, existait là. Les gens de la région l'appellent Arizos.

Cette présence d'une sorte de village à côté de Kızıl kilise ne devrait pas surprendre : il y a tout autour de ce site d'autres traces d'installations humaines.

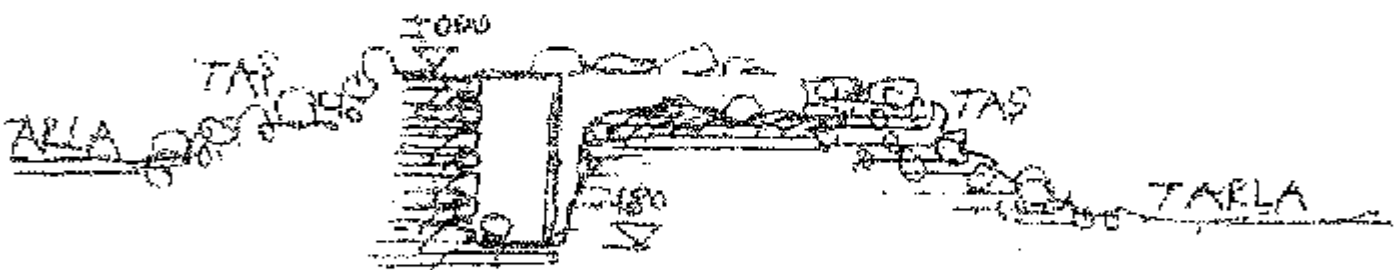
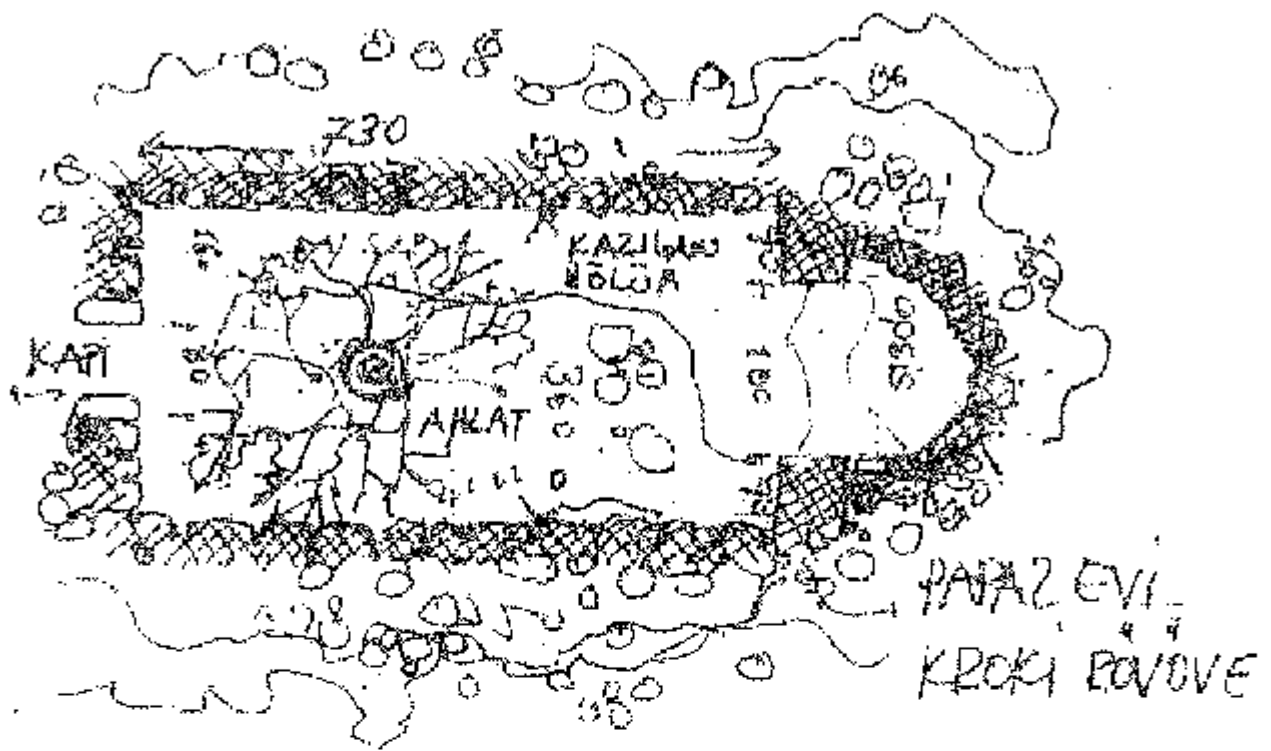
C'est ainsi qu'en juillet 2007, M. le Sous-Préfet de Güzeyurt nous a invités à visiter un site où l'on venait de découvrir un grand sarcophage décoré de tableaux en relief : au lieu dit Susaah (coordonnées GPS N 38° 13',58 ; E 34° 24',42) qui se trouve à 1600 mètres d'altitude et à 4 000 mètres environ dans le sud-sud-est de Kızıl kilise. Les champs labourés à côté de ce sarcophage laissent voir beaucoup de tessons : un village existait là, à peu de distance de la rive gauche du cours d'eau qui part du flanc nord-est de la citadelle (kala) de Sivrihisar, longe le village et traverse la ligne de hauteurs qui ferme à l'ouest le site de Kızıl kilise.

Güzeyurt, dans une autre direction est située à 6 000 mètres environ de Kızıl kilise. Dans ces altitudes comprises entre 1500 et 1800 mètres et à une époque ancienne, la montagne était habitée.

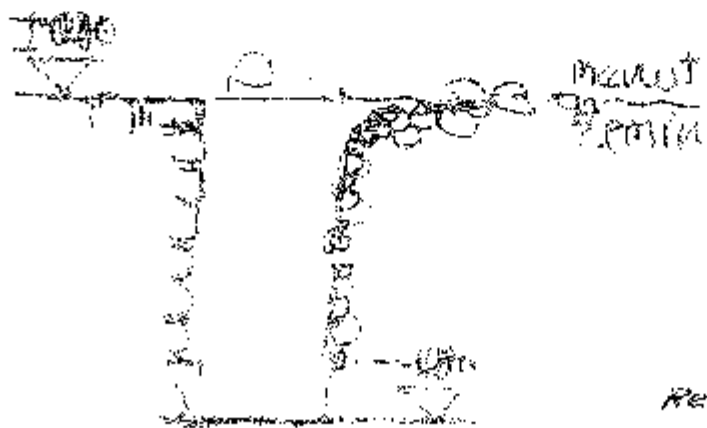
Rappelons que, dès le plan publié en 1962 (*Nomelles églises rupestres de Cappadoce, région de Hasan dag*) par Nicole Thierry, 12 églises construites étaient répertoriées autour du massif du Melendiz et du Hasan dag. Ce nombre passe à 15 sur le plan publié en 1971 (*Arts de Cappadoce*). Il faudrait aujourd'hui y ajouter au moins deux églises construites, l'une à Çiftlik, l'autre à Yesilyurt.

Le site de Viranshîr, au flanc nord du Hasan dag, près de Helvadere, apportait deux églises à ces listes, cependant A. Berger a publié (*Viranshîr (Mokissos), eine byzantinische Stadt in Kappadokien*) le plan de cette cité où il reconnaît Mokissos. Il y a repéré 25 églises ou chapelles. De plus, entre les villages de Dikmen et Karacabren sur le flanc ouest du Hasan dag, se trouverait une cité construite de la même façon singulière, que l'on retrouve à Viranshîr, près de Helvadere. Tout cela témoigne que l'altitude de ce massif montagneux ne fut pas un obstacle à l'occupation humaine dans un passé lointain.

Pierre Coupric



↳ ruçdanlığı bolonduğu yer  
Kroki kesit



100

Relevé du plan de la maison  
du maître par L. ASÄQYILMAZ

*Madame Nicole THIERRY est bien connue de tous ceux qui, aujourd'hui, s'intéressent à la Cappadoce. Membre de notre association, nous lui avons demandé ce qui l'avait conduit à œuvrer, plus d'un demi siècle, à la découverte de tous ces sites. Nous la remercions de s'être gentiment prêtée à cet exercice.*

## LA CAPPADOCE COMME CENTRE D'INTÉRÊT

L'intérêt que j'ai voué à la Cappadoce est dû à divers hasards. Mes parents m'avaient donné le goût des voyages archéologiques. Mon mari, médecin comme moi, avait constitué une bibliothèque byzantine et historique de l'Antiquité et du Moyen Âge. D'abord, nous avons visité des monuments médiévaux, et notamment du Haut Moyen Âge, de France, d'Italie, d'Espagne et du Portugal. Tout cela nous entraîna vers le monde oriental.

La lecture des œuvres du Père de Jorphanion décida de notre premier voyage en Cappadoce (1954). La rigueur de ses études et sa compréhension de "*La Voie des monastères*" inspirèrent nos recherches, et, au delà même de la Cappadoce, jusqu'en Arménie et en Géorgie. Notre installation à Étampes, ni trop loin, ni trop près de Paris, favorisa une vie équilibrée; entre l'activité médicale et, en fonction de nos temps libres, la préparation de nos voyages et nos recherches sur documents.

Dans la mesure du possible, j'ai suivi les séminaires d'André Grabar et Paul Lemerle, ceux de Madame Hélène Ahrweiler, de Gilbert Dagron et de Jean Lassus. À ce dernier, je dois d'avoir été chargée de conférences sur les monuments d'Asie Mineure et de Transcaucasie, dans le cadre de *L'Archéologie paléochrétienne et byzantine*, à l'École Pratique des Hautes Études, V<sup>e</sup> Section, Sorbonne (ceci de 1973 à 1997).

Ma thèse de III<sup>e</sup> Cycle en Histoire traitait de *Quelques monuments inédits ou mal connus des centres de Maçara, Çavuşin et Mavrucan. Notion de centres ruraux et monastiques*, Paris 1969, et ma thèse de Doctorat ès Lettres du Haut Moyen Âge en Cappadoce. *Les églises de la région de Çavuşin*, Paris 1981 (deux volumes, Paris 1983 et 1994). L'exposé de mes recherches a paru dans un livre non exhaustif qui doit être réédité (*La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge, bibliothèque de l'Antiquité tardive 4*, Turnhout 2002).

Je dois à André Grabar le souci d'une culture encyclopédique. C'est ainsi que, mon mari et moi-même, avons conçu nos voyages en Asie Mineure. En 1955, nous allâmes même jusqu'à Persépolis, visitant d'autres sites évocateurs, comme les bas reliefs sassanides de Naq I Rustem, l'église arménienne du roi Gagik dans l'île d'Ağtamar, et les monuments commagéniciens, dont le tumulus funéraire d'Antiochus I<sup>er</sup> sur le Nemrud Dağı (62-32) av. J.-C.), témoins d'une civilisation relativement proche de celle du royaume de Cappadoce (302 av. J.-C.-17 ap.).

André Grabar était particulièrement intéressé par nos photographies faites si longtemps après celles de nos devanciers. Parfois, certaines de ses déductions tirées des textes furent confirmées par mes constatations *in situ*; ainsi, dans l'église du Grand Pigeonnier de Çavuşin, il reconnut une forme réduite du triomphe impérial, image que les Byzantins préféraient à celles des batailles. Les troupes victorieuses défilent en effet devant l'empereur Nicéphore Phocas et la famille impériale (fig. 1).



Fig. 1. Église du pigeonier de Çavuşlu, ou Église de Nicéphore Phocas.

Le triomphe de Nicéphore Phocas. Dans l'absidiole, la tribune impériale, l'empereur avec à sa droite, Théophano l'impératrice et Basile, l'aîné des princes héritiers ; et à sa gauche son père et son frère (cachés par la perspective). Sur la paroi nord s'avance l'Armée d'Asie revenant de la campagne victorieuse de 965 : en tête, les deux chefs, Jean Tzimiskès (futur empereur) et Mélias, suivis de leur armée céleste, ses pieds, ici les premiers des 40 martyrs de Sébaste.

Nos recherches archéologiques correspondent à une cinquantaine d'années de voyages en Asie Mineure centrale et orientale à partir de 1954, et en Transcaucasie à partir de 1963. Dès 1958 nous avons amélioré notre matériel photographique en utilisant les appareils et objectifs Alpa et Nikon pour le format 24x36, et Hasselblad pour le 6x6. Notre ambition était de faire autant des photographies d'art que d'archéologie.

La fin de la Seconde guerre mondiale avait ouvert les routes d'Europe et du proche Orient. Au début, nous partions à la découverte, avec notre propre voiture de série, en qui était considéré par notre entourage comme aventureux. Par la suite, nous avons utilisé une voiture tout-terrain. Le programme était établi d'après cartes et ouvrages de géographie et d'archéologie.

En 1952, notre première visite des Balkans tenait de l'expédition, compte tenu des routes et lieux d'hébergement. Nous gagnâmes Istanbul, mais en avion à partir de Salonique, car les routes étaient coupées dans le bassin marécageux de la Maritza. La semaine de visite fut aussi un pèlerinage le long des murailles, suivant page à page la conquête de la Ville par les Turcs, décrite par Gustave Schlumberger (1926). Nous retrouvions Byzance et les quartiers étaient encore merveilleusement ottomans. C'est par la route que nous revenions annuellement à partir de 1954, jusqu'à la construction des ponts sur le Bosphore qui permettait alors d'aller directement en Asie.

En 1951 commença notre visite systématique de l'Asie Mineure gréco-romaine (d'Éphèse, non encore restaurée, à Silitke), et hittite (d'Elhanın Pınarı, d'Ivriz à Kara tepe, sites encore vierges). Nous poursuivîmes nos excursions en Syrie où les innombrables villes mortes, plus ou moins accessibles, restaient ouvertes à la curiosité du voyageur. C'est lors de ce voyage que nous fîmes notre première incursion en Cappadoce, séjournant à Kayseri où le professeur de français du lycée, Ahmet Akif Ülken, nous prodigua son amitié et son aide, des années durant.

En 1954, la vallée de Göreme était déserte. Nous étions dans les terres du Père de Jerphanion dont nous avons les descriptions en main. Les églises étaient béantes. En l'absence de tout établissement pour visiteur, l'hospitalité nous fut offerte par le maître de Magan. Les vallées de Söğüt étaient verdoyantes et les paysans étonnés de voir des étrangers.

Sur les pentes sud de l'Argée, les ruines imposantes de Göreme d'Argée s'étalaient, guère moins étendues qu'à l'époque de Hans Rott (1908, p.161-170). Comme lui, et à la suite de Lévidis, je pense qu'il s'agit bien du site impérial de *Mucellum* qu'avait décrit Sozomène (*Hist. Eccl. V, 2*) comme séjour d'exil de Julien le Philosophe et de son frère Gallus, et non pas du Göreme champêtre près de Matiane, le village de Hieron, le saint local.

Notre première découverte cappadoçienne date de ce voyage. Il s'agit de l'Église de Joachim et Anne, à Kızıl Çukur, dont les peintures murales représentent un cycle de la conception de la Vierge et son image dans la mandorle à l'arc triomphal (fig.2). Ce décor, qu'on peut attribuer au VII<sup>e</sup> siècle, reste un monument insigne de la peinture byzantine. À Paris, il nous valut le meilleur accueil des historiens et des membres de l'École française des études byzantines, Messieurs Robert Lemerle, André Grabar, et le Père Vitalien Laurent, qui nous en facilitèrent la publication (*Monuments Piot*, 50, 1958, pp. 105-146) et nous engagèrent à le présenter au Congrès byzantin international de 1958, où il intrigua



Fig. 2. Arc triomphal de l'Église de Joachim et Anne à Kızıl Çukur.

La Théotokos dans la mandorle et sa garde angélique

Le Père de Jerphanion n'avait décrit que des monuments médiévaux (près d'une centaine), mais n'avait pas identifié les quelques rares plus anciens qu'il avait rencontrés (comme Hagios Stéphanos, à Cemil, ou Saint Jean Baptiste de Çavuşin).

C'est dire combien les singulières peintures de Kızıl Çukur troublèrent la plupart des byzantinistes, et, débutants nous-mêmes, malgré le vocabulaire iconographique qui s'apparentait à celui des ivoires et mosaïques des VI<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> siècles (fig.2), nous n'avions pas osé les dater autrement qu'au IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles (ce que justifiaient d'ailleurs quelques restaurations). Nul, cependant, n'ignorait les églises construites et les fondations disparues de l'époque patristique et des V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècles. C'est au cours de nos inventaires ultérieurs que nous découvrimus toute une série de peintures rupestres du Haut Moyen Âge dans laquelle s'inscrivait celle de Joachim et d'Anne.

Dès 1970, je pouvais décrire six églises apparentées (*Compte rendu de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres [CRAI] 1970*, pp. 444-480) ; dix-neuf en 1981 (XVI. Internationaler Byzantinistenkongress, Akten III, *Jahrbuch der Österreichischen Byzantinistik*, 32, S. p. 371-381), et une trentaine dans mon inventaire des Actes du colloque de Rome (9-10 mai 1997), *La Cappadoce après Jerphanion, "La Cappadoce de l'Antiquité au Moyen Âge", La Turquie de Guillaume de Jerphanion*, 33, Ecole française de Rome.

1998, p. 867-897, note 41. Depuis, la liste s'est accrue d'une dizaine d'exemples, notamment avec les découvertes récentes de Pierre Lucas, un Français épris de la Cappadoce rupestre.

Je découvris en 1968 le décor, vraisemblablement le plus ancien, dans un rocher tourmenté du vallon de Balkan Daresi où le Père de Jerphanion n'avait vu que la jolie chapelle sommitale du XI<sup>e</sup> siècle (fig. 3).



Fig. 3. Coupole de Balkan Daresi N° 1

Composition dogmatique de l'Ascension. Le Christ trônant dans son ciel. Glorification de la Vierge au centre des Apôtres (allusion à l'Assomption, ? A. Semoglu, *Voyage outre tombe de la Vierge, Thessalonique* 2003, p. 21).

Les peintures du Haut Moyen Âge ont en commun leurs fonds blancs ou ocres rouges, avec des champs de feuillages couvrants, de grandes croix votives sur les voûtes, et d'autres, sur les murs, alternant avec quelques images de saints. L'iconographie est conceptuelle, la Vierge est orante et Jean-Prodrome désigne le Sauveur. Les cycles sont rares et courts. Les scènes sont surtout des images références de la grâce divine (Daniel entre les lions, les Hébreux dans la fournaise, la Conversion d'Eustache par le Christ ayant emprunté le corps d'un cerf surmonté de la croix) Dans l'abside se voit la Croix triomphale, ou le Christ en gloire entre les protomes des Évangélistes. Les styles sont variés, mais on y retrouve le vocabulaire protobyzantin, comme l'étole des évêques (l'omophorion) passée en travers des épaules, la coiffure aplatie en "bêret basque", et les épaules tombantes "en bouteille de Saint-Galmier" (expressions imagées d'Audé Grabar).

En bref, les programmes se différencient aisément de ceux du siècle très créatif qui suivit l'Iconoclasme, avec des séries nombreuses de saints et surtout des cycles de la vie terrestre du Christ et de sa Passion, cycles apparemment narratifs et développés en registres superposés. L'image du Christ confirmait la réalité de son Incarnation. Ainsi, pour les peintures orientalisantes d'Égri Taş à Ihlara (de 921-944) ou celles de style antiquisant de Tavşanlı (913-920), ou byzantinisant de l'ancienne église de Tokalı et de Saint-Jean de Güllüdere (913-920).

\*

En 1958, nous commençâmes à explorer le massif du Hasan Dağı, près d'Aksaray, sur la route du Proche-Orient vers Ankara, région que miss Gertrude Bell et Hans Rott avaient parcourue au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Dans le pittoresque vallon de Perisirema, nous avons trouvé deux séries d'établissements monastiques. Les uns, au Nord, étaient de type byzantin, les autres, au Sud, près d'Ihlara, révélaient l'existence d'une population différente, que je pense être des Grecs orientaux ayant fui les terres byzantines occupées par les Arabes. (N. et M. Thierry, *Revue des Études*



*Byzantines* 19, 1961, pp. 419-437 ; et *Nouvelles églises rupestres de Cappadoce. Région du Hasan Dagi. Avant propos* par André Grabar, Paris 1963 ; livre suivi de quelques études ultérieures)

H. Rott avait décrit une église, Yılanlı Kilise (*l'église au serpent*), pourvue d'un surprenant Jugement Dernier. Il correspond aux Commentaires de l'Apocalypse par André de Césarée, ca 563-614, repris par le métropolite Aréthas de Césarée de 902 à ca 932. Cette vaste composition reste unique ; photographiée jadis par H. Rott, elle est très vandalisée depuis nos premiers clichés. Les Vieillards de l'Apocalypse encadrent le Christ en gloire ; ils sont vêtus en prêtres syriens, commandés par Melchisédech ; ils portent les lettres de l'alphabet, et sont nommés comme les anges bénéfiques des formules magiques. Sur la paroi nord, la Cène montre le diable provoquant le Christ en s'invitant à son repas mystique. Le sujet est repris dans deux églises voisines, dont l'une, Koltar kilise, montre le Christ dans la gloire lumineuse, signe de sa divinité, lors du jugement de Pilate.



Fig. 4. Ağaç altı kilise.

Dormition de la Vierge. Au mois d'août

À Ağaç altı kilise (l'église sous l'arbre), le Christ est au centre des événements des anges, la Vierge de l'Annonciation est orante, comme la servante de Dieu, et sa mort est en deux parties (Fig.4). Le Christ est penché sur la corbeille funèbre, puis il s'éloigne emportant l'âme de sa mère ; Jean tient le fouet d'exorcisme destiné à chasser les démons de l'air. L'inscription précise que la Dormition (Koimésis) est du mois d'août, mention rarissime. Quant à İğri Taş kilisesi, l'adoration des mages y est figurée par la vision différente que chacun eut du Christ, ce polymorphisme étant signe de sa divinité.

On retrouve dans ces églises médiévales des sources apocryphes atypiques comme les Actes de Pilate, l'Apocalypse de Jean et des survivances du christianisme oriental étrangères à la religiosité de Constantinople.

\*

C'est encore sur les terres explorées par Jerphanion que je fis, moi-même et d'autres de ses successeurs, le plus grand nombre de découvertes et d'études complémentaires. Le peuplement chrétien se développa en effet sur une vaste zone au sud du Kızıl İrmak, centrée sur le fleuve, par la ville antique de Venasa (Avanos), et au sud-est, le long d'un affluent méridional au-delà d'Hagios Prokopios (Ürgüp).

La contrée d'Avanos-Maçan-Göreme cristallisa la vocation religieuse de Venasa, consacrée au culte du grand Zeus céleste et célèbre dans l'Antiquité pour l'importance de sa fête annuelle (5

Strabon XII, 2-5). Son prestige se perpétua à l'époque patristique, Grégoire de Nysse la nommant de son nom galate "Ouanôta la sacrée" (lettre 20) et Grégoire de Nazianze y contacta la renaissance des panégyries antiques (lettres 246-248). La basilique de Maçan (Dormuş kilisesi), avec son ambon central proto-byzantin, atteste l'importance précoce de la ville qui s'était "inventé un martyr", saint Hiéron, dont la *Passio Prior* est attribuable au VI<sup>e</sup> siècle.

À 4 km au nord, la basilique de Saint Jean-Baptiste de Çavuşin, avec sa grande fosse à reliques, témoigne de la fréquentation des fidèles (*Dossiers d'Archéologie*, N° 283, mai 2003, pp. 26-31).

Cependant, les pèlerinages restèrent localisés à la région et, malgré la multiplication des fondations de qualité aux X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, elles ne connurent pas la célébrité des colonies monastiques du Jaitmos ou de l'Athos. Il est vrai que l'apogée de la Cappadoce, lié à la fortune de la grande famille Phocas, ne survécut pas à celle-ci et à l'installation turque de 1081. Le patronage des Phocas au milieu du X<sup>e</sup> siècle ne s'explique que par l'implantation de cette famille en Cappadoce dont c'était *Polikoa*, et Césarée, leur capitale et leur citadelle. Nous pensons avoir reconnu comme fondateurs de la nouvelle église de Tokalı, à Göreme, le fils de Bardas Phocas, Constantin et son fils Léon, et Nicéphore Phocas avant qu'il ne devienne empereur en 963. À cette époque, la famille était la plus puissante de l'Empire, riche de ses victoires, maîtresse de l'Anatolie, en partie grâce à son alliance avec les souverains de la Géorgie méridionale. Cet apogée du X<sup>e</sup> siècle était parallèle à celui des royaumes arméniens et géorgiens.

Des monuments prestigieux y avaient été élevés comme l'église royale d'Ağtamar (915-921), celle du prince évêque de Tarev en Sioumie (930), et d'autres en Géorgie méridionale, comme celle de Dört kilise (ca 980). Les peintures de ces églises étaient sur fond de lapis-lazuli avec des rehauts d'or à la feuille, comme la nouvelle Tokalı, suivant en cela la tradition orientale née en Asie centrale à partir de la Bactriane (*Dossiers d'Archéologie*, N° 283, mai 2003, pp. 50-57).

\*

On note que le vœux symbolique de la conversion d'Eustathe est particulière aux églises du Haut Moyen Âge et aux églises provinciales de la région de Göreme. On connaît l'image du cerf portant la croix lumineuse et se retournant vers le chasseur qui le poursuit. Le bon général Plakidas, païen mais aimé de Dieu, est entraîné au fond de la forêt : "O Placide, pourquoi me poursuis-tu ! Je suis dans l'animal : c'est moi que tu poursuis !" et Placide devint saint Eustathios.

Curieusement, le légendaire chrétien du Haut Moyen Âge, d'origine bouddhique, avait rejoint le vieux culte anatolien du Dieu-cerf (phénomène qu'on retrouve à un moindre degré en Géorgie). Symbole de la Grâce divine, cette image très répandue, subit une éclipse sous l'autorité de l'Église de Constantinople, choquée par cette hypostase zoomorphe du Christ. Dans la nouvelle Tokalı, elle est remplacée par l'image du martyr d'Eustathe et de sa famille, et, dans les églises à colonnes de Göreme, elle disparaît, Eustathe étant figuré comme les autres saints militaires en pied. Au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, on tenta d'y substituer, mais en vain, la Vision de la croix de cristal apparaissant à Saint Procope. La Vision d'Eustathe survécut dans quelques églises provinciales, et lors de la renaissance de la province sous régime turc. L'inventaire total compte 19 exemples (M. Thierry, *Monuments Piot* 72, 1991, pp. 33-100 ; dont 3 exemples fournis par C. Jolivet-Lévy, pp. 101-106).

À 300 km à l'est de Kayseri, en *Euphrateia*, nous avons retrouvé un Couvent de l'apparition du Sauveur, ruines byzantines du X<sup>e</sup> siècle, sur un site récupéré par les Arméniens où se maintint un pèlerinage jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Au village voisin de Çöpler, la légende de l'Apparition du cerf se perpétuait de nos jours (M. Thierry, *Byzantion*, 41, 1991, pp. 496-506).

\*

L'inventaire actuel (2007) des monuments cappadociens, en grande partie rupestres, a multiplié à peu près par trois les établissements chrétiens d'intérêt archéologique connus depuis Jerphanion. Il s'est parallèlement augmenté des monuments funéraires antiques auxquels je me suis tardivement intéressée. Les tombeaux de Cappadoce sont apparentés à ceux de Paphlagonie, voûtés et précédés d'un vestibule doté de une à trois colonnes. On rencontre cependant des exceptions, comme deux tombeaux à caissons du type lycien à Mazıköy. À l'époque romaine, les tombes se multiplièrent, dispersées un peu partout ou groupées en nécropoles. Dans un cas, nous avons découvert deux tombes peintes dédiées au culte du dieu Mén, le dieu des populations rurales. Les Chrétiens ajoutèrent leurs propres tombes à bien des nécropoles romaines ; dans le fond du vallon de Göreme, on peut voir encore des peintures du X<sup>e</sup> siècle avec des portraits des défunts dans un tombeau réoccupé ("Découvertes à la nécropole de Göreme", *CRAI* 1984, p. 636-691).

\*

À présent, la continuité du peuplement provincial, antique et médiéval, est reconnue, ruinant cette idée qui faisait de la Cappadoce une terre de refuge, peuplée de moines à partir du IX<sup>e</sup>-X<sup>e</sup> siècles.

En histoire, comme en toute science, le temps apporte de nouvelles données qui remettent en question certains jugements. Ainsi s'expliquent les corrections à apporter aux classifications anciennes limitées au Moyen Âge, mais aussi à d'autres, comme la sous-estimation qu'en 1975 je faisais des fondations des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. De nouvelles recherches ont révélé, en effet, un bon nombre d'œuvres dues à la renaissance de la province sous l'autorité seldjoukide et mongole. Sans tomber dans l'excès contraire de l'École allemande, qui, depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, et, avec Marcell Restle, attribue près de 40% des peintures aux XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles, notamment les meilleures de Göreme, celles des trois Églises à colonnes, Çarıklı kilise, İbrahim kilise et Karanlık kilise et l'ensemble prestigieux des peintures sur fond de lapis lazuli de Tokalı kilise 2.

Ces dernières hypothèses sont irrecevables, car tout concorde pour situer les premières au XI<sup>e</sup> siècle et la dernière au X<sup>e</sup>. (Sur ces questions, N. Thierry, "De la datation des églises de Cappadoce", *Byzantinische Zeitschrift* 88, 1995, pp. 419-455 ; Catherine Jolivet-Lévy, *La Cappadoce après Jerphanion*, "Les monuments byzantins des X<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles", *La Turquie de Guillaume de Jerphanion, S.J.*, École française de Rome, 1998, p. 899-930).

Le nombre de monuments datés avec exactitude reste faible, et aucun d'avant le X<sup>e</sup> siècle, ce qui explique la nécessité des études sémiologiques détaillées et précises pour identifier ceux des siècles antérieurs.

\*

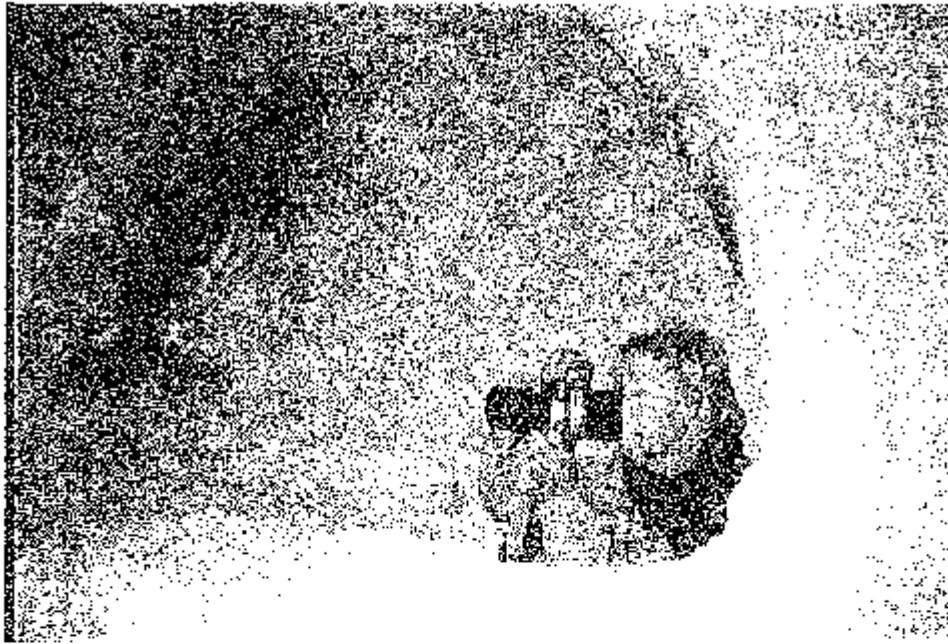


Photo P. Lucat

L'auteur photographiant la coupole de la petite église funéraire d'Uerkan, Maçın 2005

L'exploration de la Cappadoce n'est pas terminée. Elle a même repris un nouvel élan ces dernières années.

On commence aussi à s'intéresser à quelques grandes et belles église du XIX<sup>e</sup> siècle, comme celles de Meşegöb et d'Ürgüp, d'autres étant en attente comme celle de Comil.

Nicole Thierry  
Étampes, le 3-11-2007

À propos de notre article "la Cappadoce de l'Empire d'Alexandre à l'Empire romain"  
(bulletin N° 5)

Certains d'entre vous auraient peut-être désiré connaître la liste des rois ayant régné de 302, Ariarathe le jeune, jusqu'à 17 après J.C., mort d'Archelaüs III; vous pouvez la trouver dans le livre de Madame Nicole Thierry "la Cappadoce de l'Antiquité au Moyen-Âge" bibliothèque de l'antiquité italique édition Brepols, Turnhout, 2002, p. 25-32. Ce livre est épuisé et sa réédition est envisagée mais nécessite un gros travail de mise à jour. Il n'existe pas encore d'histoire complète du royaume de Cappadoce, certes très mouvementée, et nous ne pouvons qu'espérer qu'un historien se penche sur ce sujet. Si elle existait en quelque langue que se puisse être, nous serions heureux de la connaître.

Yves Otillard Chevalher

## LA PRÉSENCE HELLÉNIQUE en CAPPADOCE

La Cappadoce, au cœur de l'Anatolie, fut fréquentée de longue date par de nombreuses civilisations : certaines y sont passées incorporant le pays à leur empire, d'autres y demeurèrent laissant de nombreuses traces. Ainsi les Hittites, et plus près de nous la civilisation hellénique témoignent encore par ses nombreuses églises rupestres ou par les belles maisons de ses villages. Les communautés grecques ont dû quitter leur village, mais Guillaume de Jerphanion eut encore recours à elles pour visiter les nombreux monuments rupestres au début du XX<sup>e</sup> siècle. Peut-on dire quand et comment s'établirent ces communautés ? Difficile à déterminer : il semble que ce soient les premiers monarches du Royaume de Cappadoce, les "Ariarathes" qui épris d'hellénisme firent la symbiose entre l'esprit grec et perso. Alexandre en 333 n'avait fait que traverser l'Anatolie nord-sud à la poursuite du perso Darius III et il avait laissé la Cappadoce à l'un de ses lieutenants. Des colonies grecques étaient aussi installées le long de la côte méditerranéenne depuis plusieurs siècles. Sous l'empire byzantin la Cappadoce, terre mystique, eut ses hommes illustres et se couvrait d'églises. Les "Akrites" défendirent cette frontière orientale souvent menacée et en furent des chantres épiques. L'empire ottoman favorisa la continuation de ces communautés par le système des Millets adopté par le sultan Méhémét II : il leur accordait une certaine autonomie, notamment pour les cultes religieux.

Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la montée des nationalismes en Europe et surtout dans les Balkans engendra de nombreuses guerres. La Grèce en 1829 s'affranchit partiellement de la tutelle ottomane par la création d'un état-nation grec (groupe ethnique de l'empire ottoman) Mais de nombreux conflits survinrent au début du XX<sup>e</sup> siècle; l'effondrement de l'empire ottoman, la montée du parti nationaliste Jeunes Turcs mènent après la première guerre mondiale à la guerre Gréco-Turque (1919-1920). Les communautés grecques sont prises dans un étau. Faisant suite au traité de Sévres, le traité de Lausanne signé en décembre 1923 redéfinit les frontières et surtout essaie de régler le problème des minorités. Les discussions sont engagées entre Venizelos pour la Grèce, Ismet Inönü pour la Turquie et Lord Curzon, anglais, pour les alliés. Ces deux derniers sont favorables à l'idée d'échanges des populations minoritaires. Voici le texte :

Article I<sup>er</sup> : Il sera procédé dès le premier mai 1923 à l'échange obligatoire des ressortissants Turcs de religion grecque orthodoxe établis sur des territoires Turcs et des grecs de religion musulmane établis sur des territoires Grecs.

Article II : Ne seront pas compris dans l'échange

- a) les habitants Grecs de Constantinople
- b) les habitants musulmans de la Thrace occidentale.

Suivent de nombreux articles d'exceptions ? Ainsi le Patriarcat orthodoxe est maintenu au Phanar en raison de la population Grecque d'Istanbul.

Les îles d'Imvros et de Tenedos qui verrouillent les Dardanelles, par mesure de sécurité vis à vis de la Russie, gardent leur population Grecque, etc... les populations déplacées sont estimées à 1 600 000 pour les Grecs, à 400 000 pour les Turcs. La mise en œuvre de ce traité est ainsi complexe, d'autant que les échanges débutent avant la signature complète d'un accord (décembre 1923) En 1930, suite à un rapprochement Gréco-Turc, un accord de résidences permet à quelques Grecs le retour à Istanbul.

Ce préambule et raccourci historique devrait permettre de mieux comprendre l'ambiance qui régnait lors des deux écrits ci-dessous. Ils sont l'œuvre du docteur Jean Ioannou né à Partichi, village de la rive asiatique de la mer de Marmara. Il a fait ses études secondaires à Istanbul puis

sa formation professionnelle à Athènes, complétée à Paris où il s'installe comme médecin en 1945. Nous le remercions pour sa gentillesse et son autorisation de diffuser ces textes. Il a connu et s'est lié d'amitié avec M. Sophronis Sophroniadis, instituteur à Sinassos; la vie à cette époque y était en tous points similaire à celle de Pantachi.

Le transfert de ces populations enracinées depuis des siècles dans le sol Cappadocien fut un énorme traumatisme. L'insuffisance de la préparation, la précipitation et la précarité des moyens utilisés laissèrent une cassure difficile à refermer dans toutes les populations concernées.

Nota : -D'après un habitant actuel de Sinassos, la plupart des Turcs arrivés en remplacement des Grecs étaient originaires de Bulgarie.

-Les photos de cet article sont dues à M. Galavrountis (adhérent) et à sa famille qui a subi le transfert.

*Y. Gillard, Chevalier*



*la départ*

ΠΡΟΣΦΥΓΙΚΗ

*Καθημερινή 1934*

ΕΡΕΥΝΑ

14/16

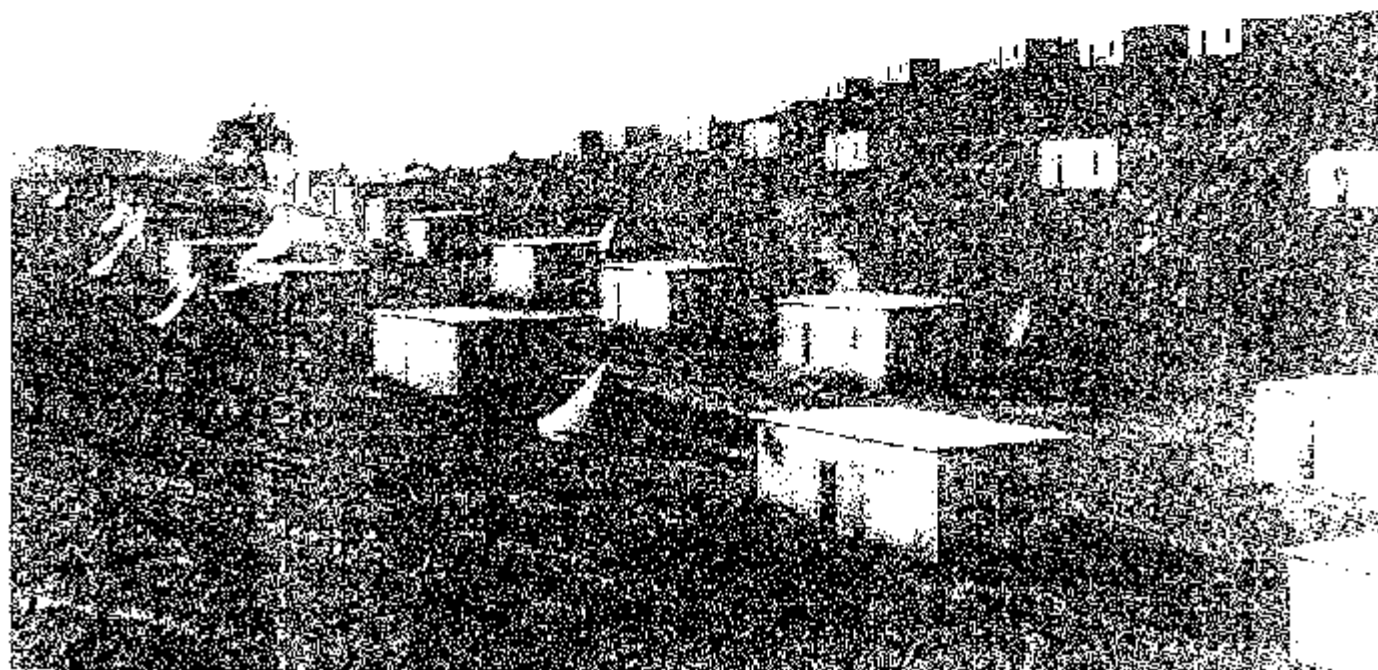




Λεωφόρος Αγίου Εφραίμ  
 Τμήμα Ομιλίας Νέου Τύπου Συμμετοχών  
 Με Νέο Συναγώγι (Ευβόας)  
 4 Μαΐου 1925  
 Α. Β. Βασιλείου

Α. Β. Βασιλείου  
 4-5-1925

Cereemonie de fondation  
 et  
 Construction de Neo-Sinagogi (Eubée)  
 1925



## La CAPPADOCE et sa ville principale : SINASSOS

Par Jean Ioannou

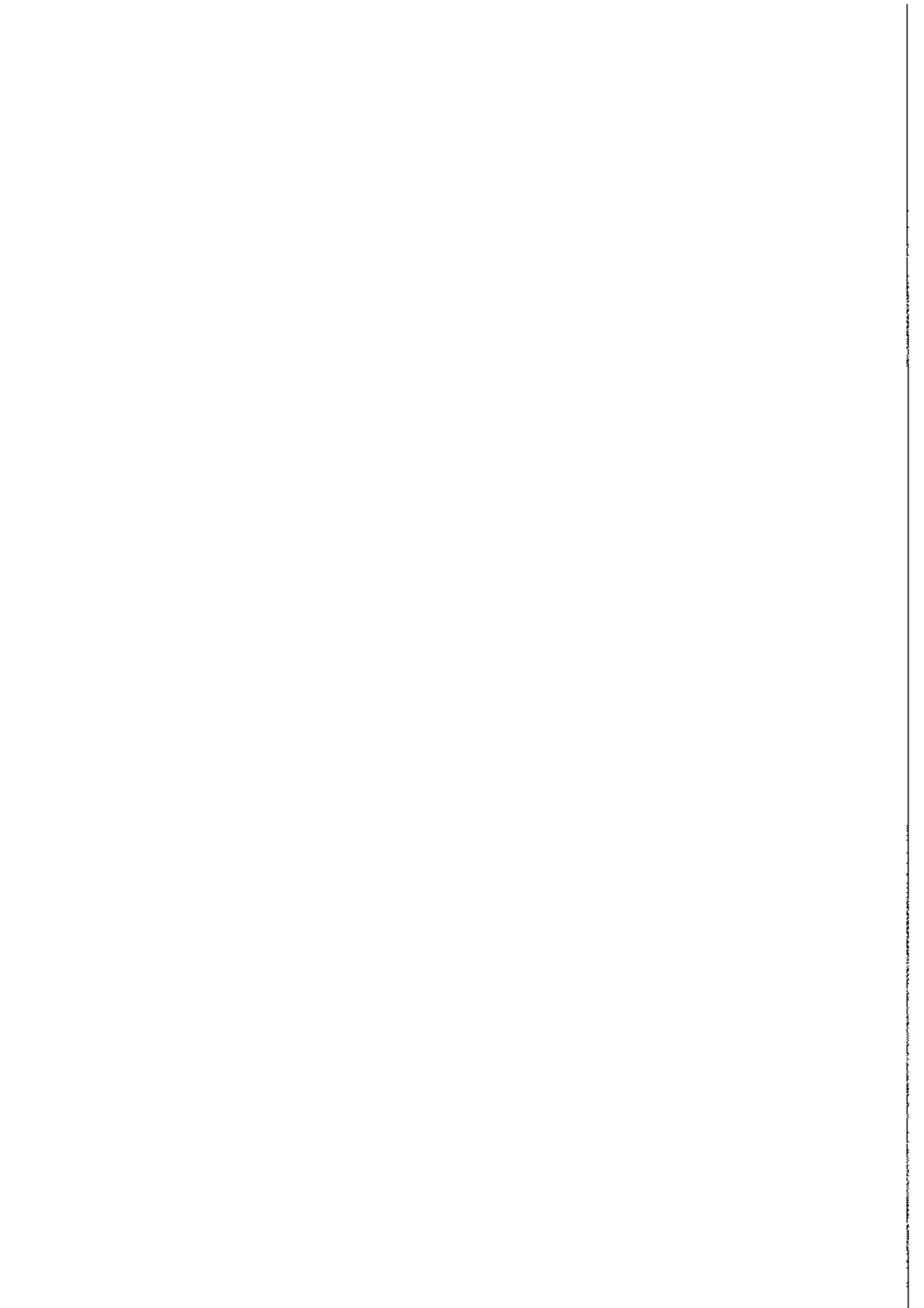
L'épilogue de la présence chrétienne hellénique sur l'étrange terre de Cappadoce se termina en 1924, car les habitants d'origine grecque, et fervents chrétiens orthodoxes, ont été les victimes, (comme d'ailleurs la totalité de la population grecque enracinée en Asie Mineure depuis trois millénaires) du congrès de Lausanne (24. 07. 1923). C'est ainsi que, ce qui concerne Sinassos, ses habitants d'origine grecque et fervents chrétiens orthodoxes, se trouvèrent dans l'obligation, du jour au lendemain, d'abandonner leur terre et tous leurs biens pour être précipitamment transférés en Grèce. Après un voyage pénible et périlleux, les habitants de Sinassos furent débarqués sur le littoral nord de l'île d'Eubée, où ils s'installèrent définitivement et fondèrent en quelques années, un nouveau village du nom de "Néa Sinassos" (Nouvelle Sinassos). C'est ainsi qu'aujourd'hui (77 ans après), leur patrie avec ses chapelles rupestres décorées de peintures murales constitue un prodigieux centre touristique dont l'état turc est le premier bénéficiaire. Depuis lors, aucun chant religieux n'a plus résonné dans l'enceinte des chapelles enfouies dans le roc. Quant à la ville de Mustafapazya, elle contraste avec les autres agglomérations de la région par l'ampleur de ses constructions qui persistent et témoignent de sa prospérité et de la civilisation de ses habitants au début du XX<sup>e</sup> siècle. En fait, avant 1924, la population était d'origine grecque. Propriétaires de domaines agricoles dans la région, ils utilisaient une main d'œuvre d'origine turque, très attachée à ses employeurs chrétiens. Mais l'aisance matérielle des familles chrétiennes était due avant tout au fait qu'une grande partie des hommes, après une bonne scolarisation primaire locale, s'expatriait pour s'établir à Constantinople où bon nombre de leurs compatriotes prospéraient dans le commerce<sup>6</sup>, en particulier celui du caviar. Ils restaient cependant en contact permanent avec leur ville natale, aidant les membres de leur famille et prenant en charge la majorité des dépenses communales de Sinassos, aussi bien celles de son église et de son école. Cela était d'autant plus nécessaire que les impôts prélevés par les autorités de l'état turc ne laissaient pratiquement rien à la communauté grecque. Les notables de la ville veillaient de près sur l'éducation des enfants pour laquelle ils recrutaient des enseignants qui avaient une excellente formation acquise dans les célèbres établissements de Constantinople ou de Smyrne. J'ai eu l'occasion, durant les années 1952-1956, de faire la connaissance de Mr Sophronis Sophroniadis, un des derniers instituteurs de Sinassos, réfugié en France après l'exode de 1924. Cet homme remarquable atteint d'une grave maladie, très attaché à son pays, a passé plusieurs années de sa vie à la rédaction d'un livre consacré uniquement à sa ville natale et à ses chansons populaires. Faute de moyens matériels pour assurer, ne serait-ce qu'une modeste édition, il a "calligraphié" lui-même son texte de 332 pages évoquant l'histoire de son lieu d'origine, qu'il a accompagné de dessins, de partitions musicales et des paroles des chansons populaires de Sinassos. Il avait, réussi avec une énorme patience et par le procédé d'héliogravure, à obtenir quelques exemplaires. C'est ainsi que j'ai eu le privilège de recevoir un des rares exemplaires dédié, paru en 1958 (de 352 pages) que je compte remettre au président de l'Association "Néa Sinassos" Mr Spyros Isopoulos, association qui siège au Pirée (27 R; Aléjédon — le Pirée) et qui regroupe les anciens habitants de Sinassos...

La communauté de Sinassos avait à sa tête un "Conseil de Sages" qui gérait, entre autres, une modeste école. Pour le fonctionnement de celle-ci, la municipalité se trouvait dans l'obligation de recourir à des prêtres qu'elle obtenait grâce aux efforts des huit membres de la Communauté chrétienne qui jouissaient du soutien des commerçants de Constantinople originaires de Sinassos, spécialisés dans le commerce prospère du caviar. Ces derniers constituaient une puissante association financière qui, de loin, exerçait une forte influence sur l'élection, le 1<sup>er</sup>





Singapore (1924)



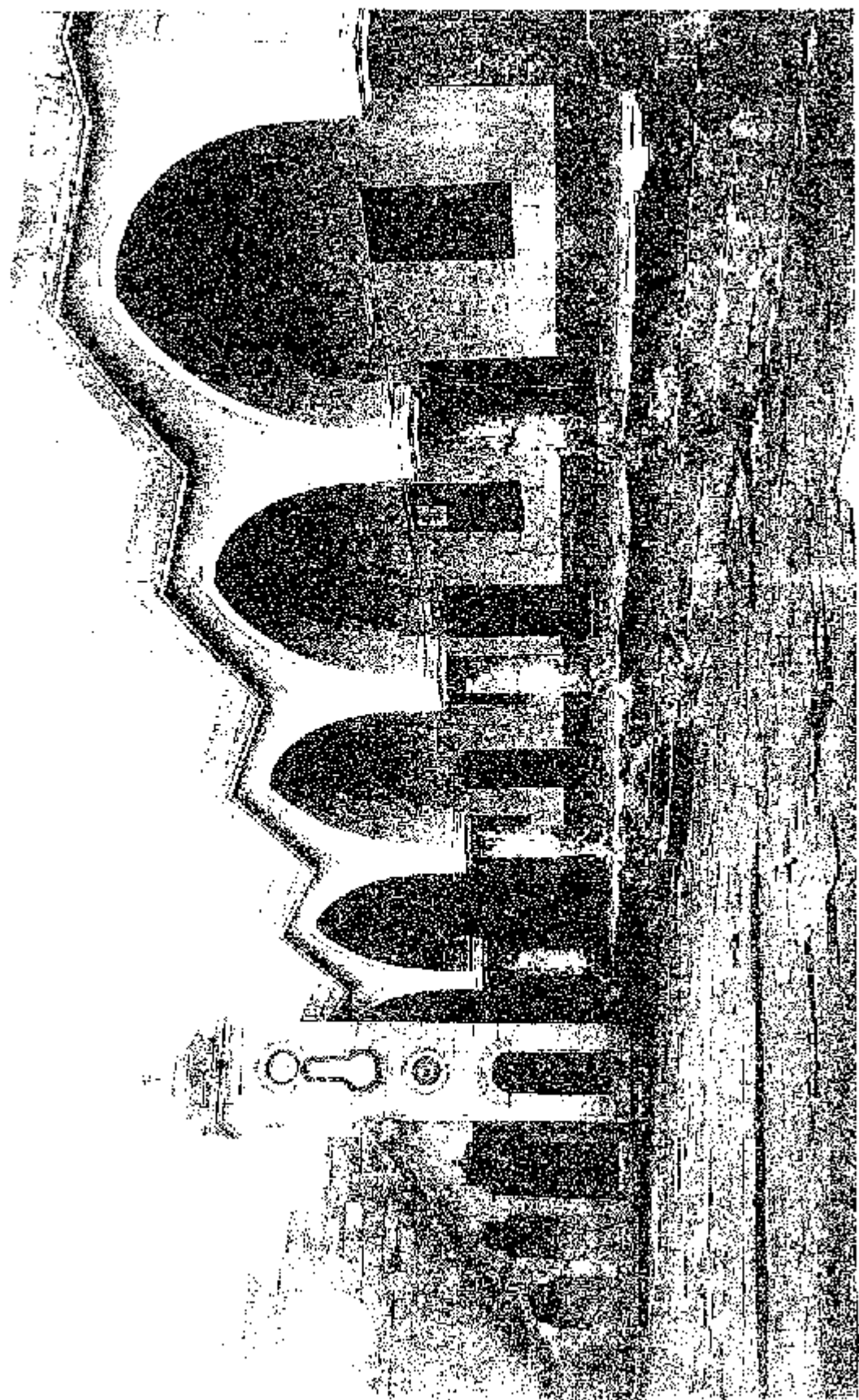
maï, des gérontes de la municipalité de Sinassos. Il est mentionné qu'en 1840, plus de 400 hommes originaires de cette ville travaillaient à Constantinople. Plus de 300 parmi eux étaient de grands épiciers ou des commerçants de caviar. À Sinassos, c'était la municipalité qui versait aux autorités turques les impôts de la ville alors que, de son côté, elle fixait ceux de ses administrés. Elle était par ailleurs, chargée de régler les problèmes mineurs de la justice pénale. Mais ses plus grandes préoccupations étaient l'entretien des deux églises de la ville et des deux écoles, celle des garçons et celle des filles, car l'enseignement était obligatoire et gratuit jusqu'à l'âge de 12 ans. Vers 1870, le nombre des familles chrétiennes grecques était de près de 600 alors que celui des familles turques musulmanes ne dépassait pas la centaine. La population totale de la ville était de l'ordre de 3000 personnes. De nouvelles constructions furent entreprises notamment pour abriter le conseil municipal, ainsi que les nouvelles écoles de garçons et de filles ; les deux églises furent restaurées, un pont fut construit (celui de Marasoğlu) au centre de la ville qui, au début du XX<sup>e</sup> s., acquit de l'intérêt sur le plan touristique. Une grande partie du budget municipal était consacrée à l'entretien des établissements scolaires où l'éducation essayait de développer aussi un patriotisme "local", car la notion de "patrie" commençait et se terminait à Sinassos. D'ailleurs les habitants de Sinassos étaient plus en relation avec leurs compatriotes de la capitale (Constantinople) qu'avec les villages voisins ou les autres villes de Cappadoce. C'est dans ce même esprit que la municipalité s'efforça, à partir de 1870, d'introduire dans l'enseignement une conscience "hellénique" plus générale et tenta même de diffuser la langue grecque auprès des populations chrétiennes turcophones de Cappadoce. Au début du 20<sup>e</sup> s. un grand nombre de familles émigrèrent encore à Constantinople pour s'y installer définitivement, engagées professionnellement par des entreprises florissantes de leurs compatriotes. C'est ainsi qu'en 1924, après la "catastrophe de la guerre gréco-turque d'Asie Mineure", ne restait à Sinassos qu'une population d'environ 1.100 habitants qui fut obligée de subir les conséquences du Traité de Lausanne, dont l'exode vers la Grèce, où elle allait s'établir définitivement.

\* L'installation de nombreux Grecs de Sinassos à Constantinople serait due à un compatriote établi armateur sur le port qui aurait trouvé le moyen de conserver et de faire transiter ainsi le caviar. La tsarine de Russie lui aurait octroyé la concession de ce commerce lucratif.

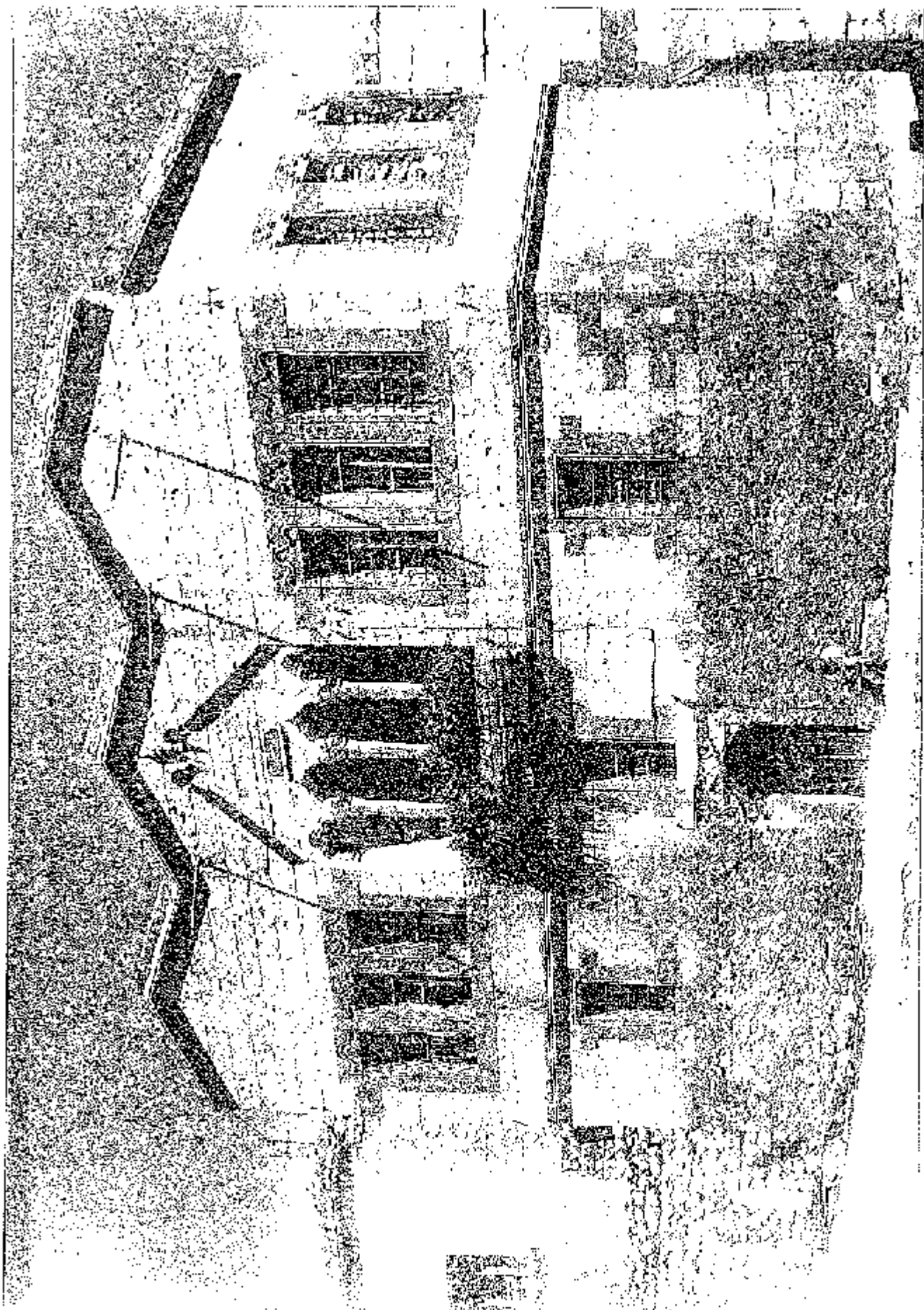


1905. Accueil de l'institutrice à Sinassos (Eglise de la Vierge)



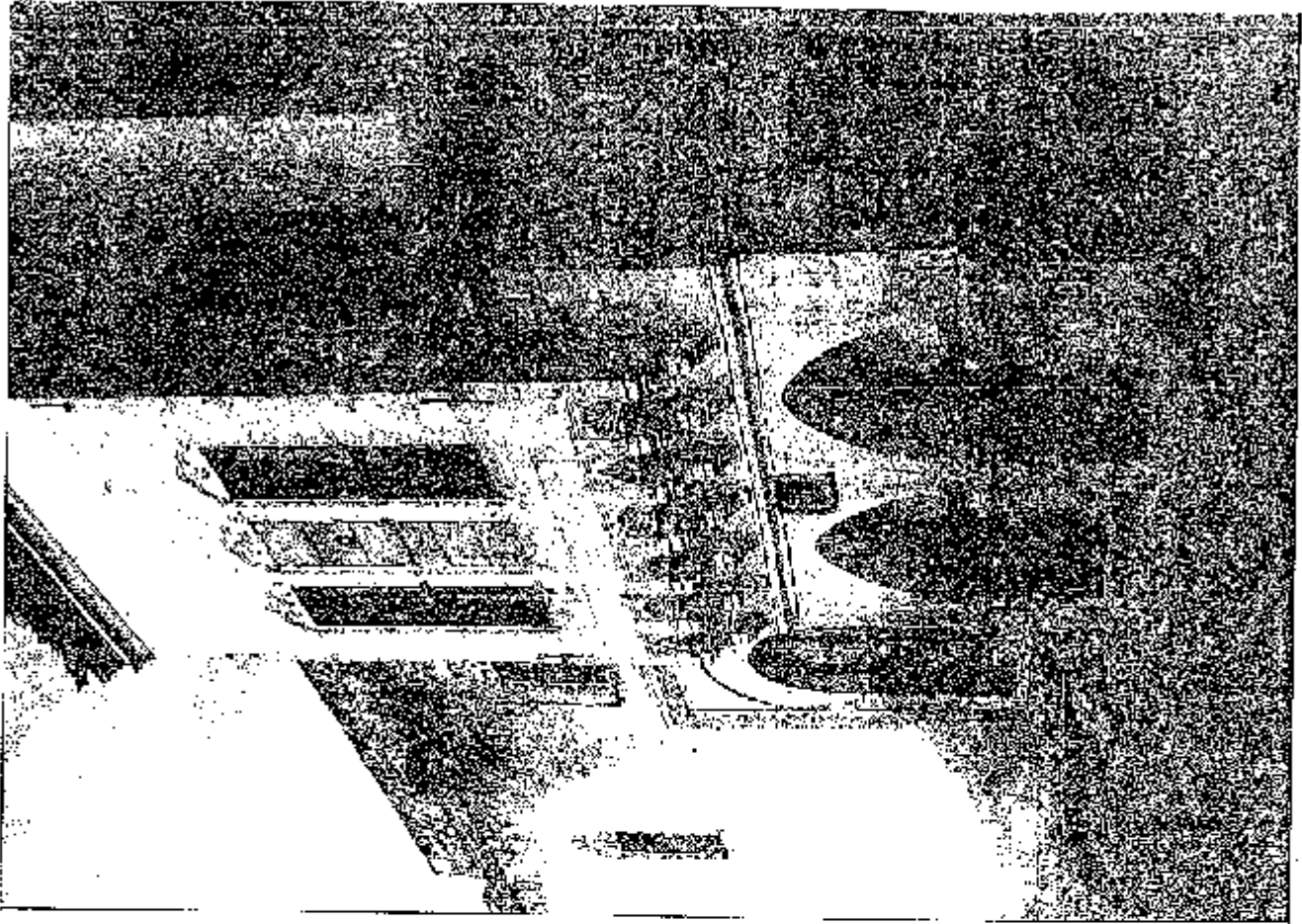


Ecole des garçons - Sinarior (1924)



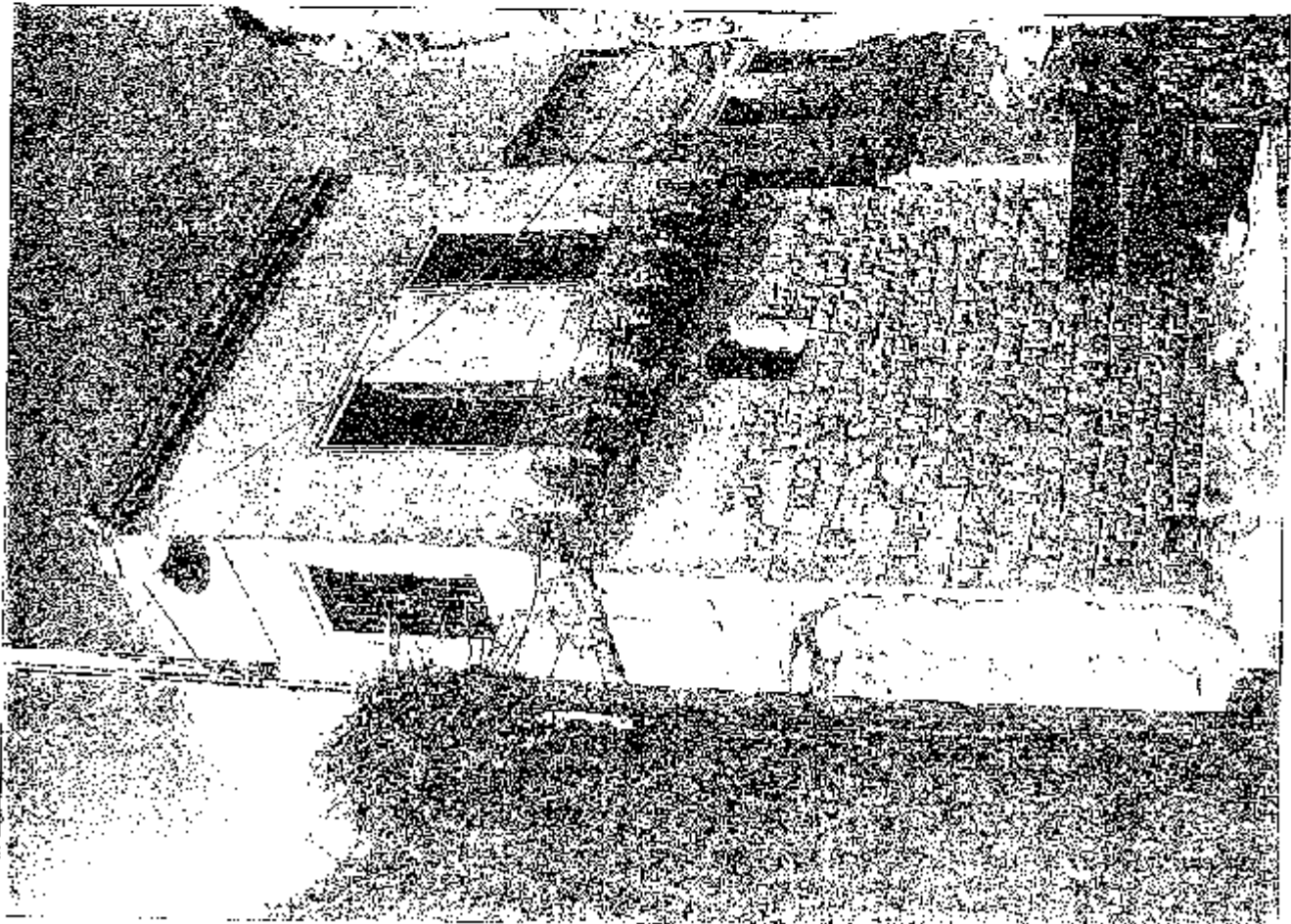
Maison de Jinnah



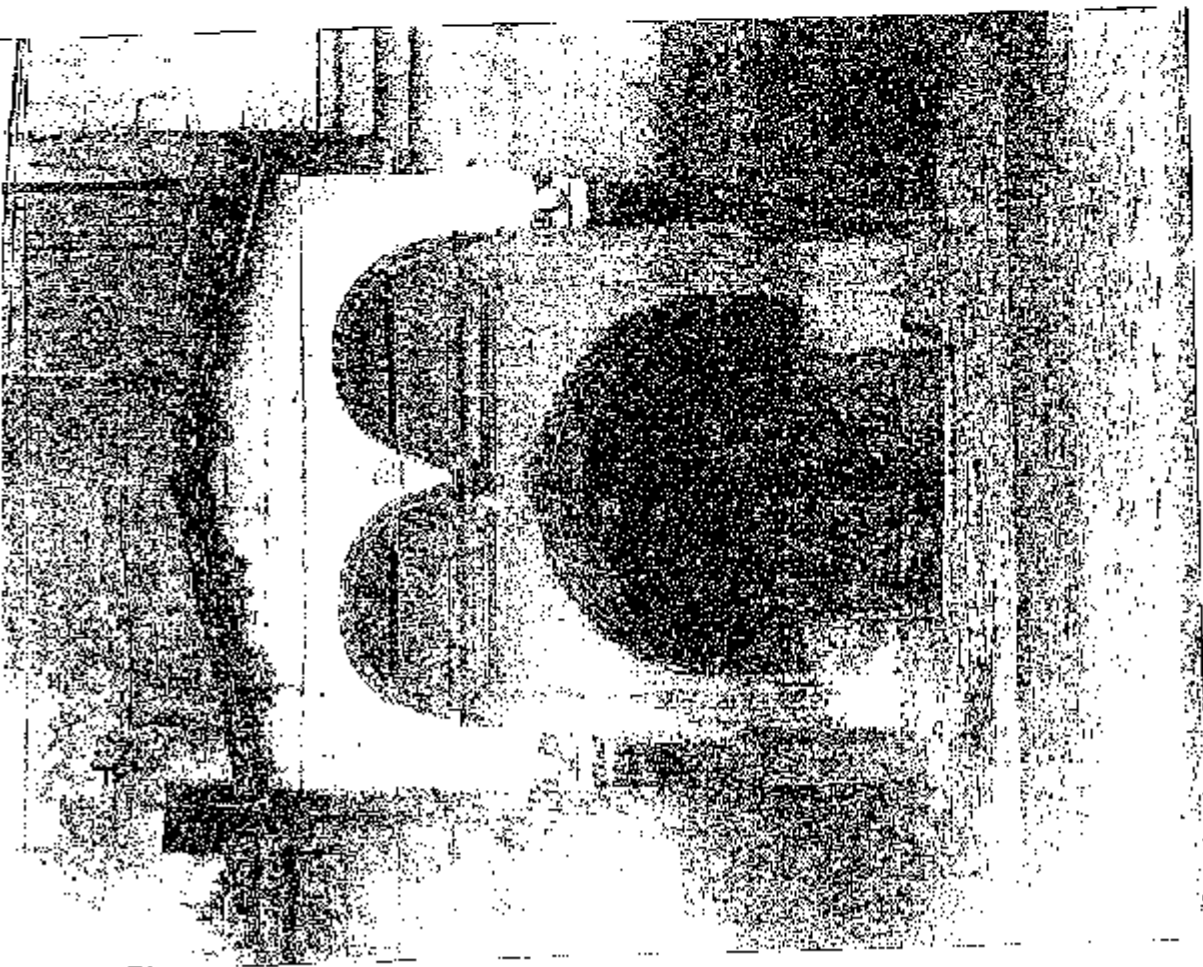


T-17

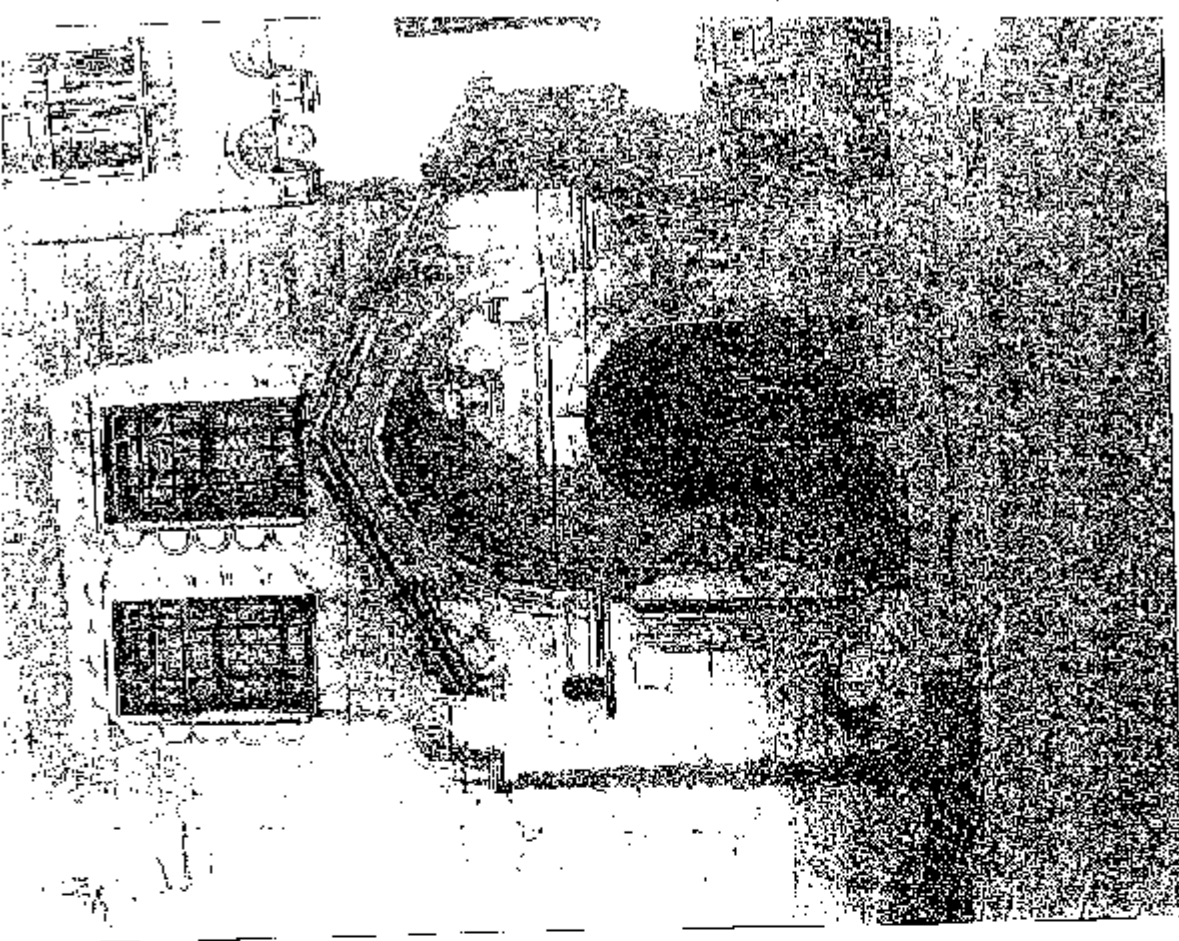
*Maisons anciennes de Sinonei*



T-18



F. 2



F. 3

*beaux porches de Simon (debut 1853.)*

## CHRONIQUE DE MON VILLAGE À LA FIN DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE L'ENFANCE DE MON PÈRE

Décrire, plus d'un siècle après, l'enfance de mon père et son village natal, il fut également le mien, est certainement sans intérêt majeur. Me considérant toutefois comme un des derniers survivants grecs de ceux qui virent le jour dans le petit port de Pantiché, sur le littoral asiatique de la Propontide, j'ai trouvé le besoin de rédiger ce petit texte. Ainsi pourrait-on considérer cette brève chronique véridique comme un modeste témoignage d'une relation fidèle, située dans un passé disparu à tout jamais sans laisser de traces dans l'histoire des temps.

Kostas, mon père, n'avait jamais connu la date précise de sa naissance, mais son frère aîné, Photis, la situait autour du 10 Novembre 1879. Il ne disposait cependant d'aucune preuve et Kostas ne possédait aucun document d'état civil.

À l'époque, tout au moins au village de Pantiché, les dates de naissance de la majorité des gens se trouvaient gravées quelque part, le plus souvent sur la partie interne du couvercle du robuste balut, véritable coffre-fort des archives et des "trésors" familiaux. Traditions, coutumes, nécessité aussi dictaient la conduite à suivre : le père du nouveau-né, se servant de son inséparable canif à tout faire, se précipitait pour graver, avec habileté ou maladresse, la date de la venue au monde de son enfant. Cette inscription devait être complétée, quelques semaines ou quelques mois plus tard, par le prénom que le parrain accordait à l'enfant lors de son baptême. À leur naissance donc, les nourrissons n'étaient ni déclarés ni inscrits avec leur prénom : on appelait provisoirement les garçons "hábis" et les filles "hábéka" en attendant l'attribution de leur prénom lors de la cérémonie baptismale. Quant au nom de famille, jusqu'à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, sa transmission n'était pas de règle, car la coutume voulait qu'on donnât aux enfants le nom qui correspondait au génitif du prénom de leur père. Ainsi, par exemple, les enfants de mon grand-père Ioannis Photiou ont eu comme patronyme Ioannou (c'est à dire "fils ou fille de Ioannis").

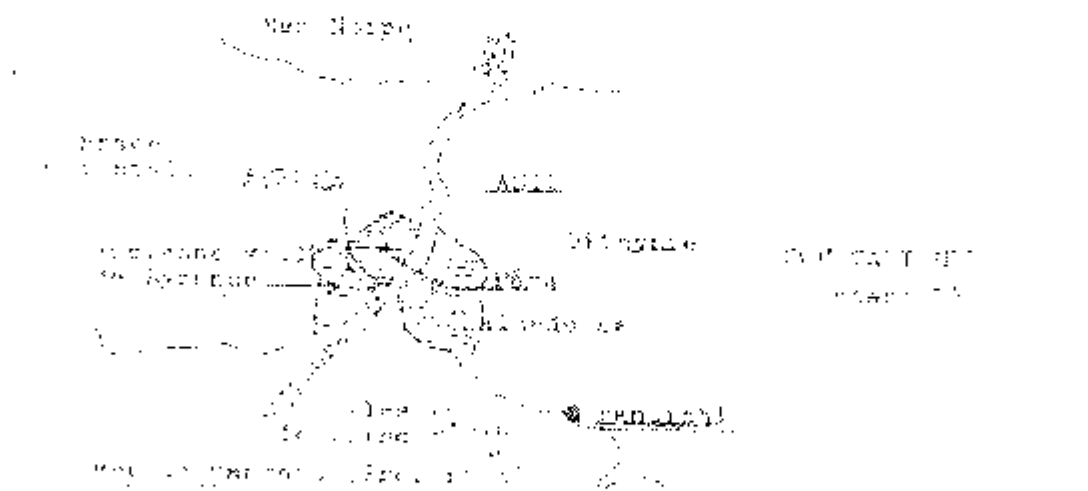
Un autre fait qui mérite d'être rapporté, c'est ce qui se passa durant la période du conflit armé gréco-turc entre 1919 et 1923 : lorsqu'un nombre important d'enfants restèrent pendant ces années sans prénom, leur famille nourrissait l'espoir de célébrer leur baptême à Sainte Sophie, après la reprise convoitée, mais illusoire, de Constantinople par l'armée grecque ! Ce n'est donc qu'après le baptême que le pope délivrait une attestation, appelée "vaptistikon", unique document officiel, témoignant de la naissance, de l'identité et de la filiation des habitants de Pantiché qui virent le jour jusqu'à la fatidique année de 1923. Car à la fin de cette année-là, toute la population grecque du village se trouva dans l'obligation de se soumettre aux accords du traité de Lausanne, signé le 24 Juillet 1923 entre les Alliés et la Turquie de Mustafa Kémal.

Ce traité imposait, entre autres, l'échange (inéquitable) des populations grecques d'Asie Mineure et turques, infiniment moins nombreuses, vivant dans le nord de la Grèce. Les habitants de Pantiché,



contraints d'abandonner tous leurs biens en quelques jours, furent ainsi transférés par mer. Après un périple dramatique d'une vingtaine de jours, n'ayant pas trouvé une terre d'accueil, ils furent débarqués de force sur le littoral inhospitalier de la Grèce continentale au lieu-dit Koubatsi (au sud-est de Chalcisi) pour s'y implanter et recommencer une nouvelle vie, créant ainsi le village de Néo-Pantichi. Quant à leur terre natale, immédiatement occupée par un apport de population turque, elle perdait pour la première fois dans son histoire, comme toute l'Asie Mineure occidentale, son identité ethnique et culturelle, et devenait turque d'une façon homogène.

Le village de Pantichi (ancien "Pantichion" car entouré de murs (du grec παντός)) était un petit port situé en face des îles des Princes (de nombreux dignitaires et princes y furent déportés dans le passé) à vingt-cinq kilomètres de Constantinople, sur le littoral asiatique est de la Mer de Marmara ou Propontide. Il comptait à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle près de trois cent cinquante habitants. Ceux-ci, modestes pêcheurs et agriculteurs, se considéraient toutefois comme les descendants des populations byzantines dont la civilisation avait rayonné dans cette région pendant plus de dix siècles avant de sombrer sous la domination ottomane, après la chute de Constantinople en 1453. Depuis cette époque, ils vivaient, certes isolés, mais attachés à leur terre et à leurs traditions helléno-chrétiennes. L'occupation turque n'avait pas ébranlé les profondes racines des hommes de cette région, épargnée d'une invasion de population anatolienne. Vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le niveau culturel avait néanmoins baissé.



Il n'existait pas d'école officiellement reconnue. Les autorités du sultan toléraient cependant le maintien d'une église grecque orthodoxe qui devint ainsi à la fois centre religieux, ethnique et culturel. À Pantichi ne se trouvait aucun vestige du glorieux passé. À l'intérieur des terres, la chaîne des montagnes avait abrité cependant, entre le V<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, de nombreux édifices religieux qui avaient joué un rôle important dans l'histoire monastique de Byzance, et où avaient vécu de célèbres saints de l'Église orthodoxe. Mais il n'y subsistait plus que des ruines avec leurs citernes.

L'église dédiée à saint Georges, se trouvait sur la place du village, point de rencontre des

quatre rues principales bordées de platanes. Sa façade en pierre se terminait par un clocher triangulaire visible de loin, aussi bien des champs environnants que de la mer. Dans sa modeste construction à nef unique restaient encore quelques blocs de marbre taillé, probablement récupérés des ruines de la vieille forteresse qui dominait le promontoire à l'ouest du port. Ouvert au sud, celui-ci était protégé par une presqu'île où se profilaient quelques croix du cimetière exposé à tous les vents.

Dans la cour de l'église, à gauche de l'entrée, l'ancienne fontaine, restaurée en 1880 aux frais d'un riche commerçant de Constantinople originaire du pays, paraissait trop somptueuse pour la modestie des lieux. Sculptée dans le marbre, elle comportait deux élégantes coquilles baroques : celle de la visque, à la base, et l'autre à la partie haute, au-dessus d'une ingénieuse inscription. Les mots, astucieusement choisis, permettaient en effet la lecture du texte aussi bien de gauche à droite que de droite à gauche :

ΝΥΦΟΝ ΑΝΩΜΗΜΑΤΑ ΜΗ ΜΟΝΑΝ ΟΨΙΝ



Cette traditionnelle phrase rappelle ainsi aux fidèles de laver leurs "péchés et pas seulement leur visage".

La plupart des enfants du village, dès l'âge de cinq ou six ans, se retrouvaient quotidiennement dans la cour de l'église saint Georges où la "papassia" (l'épouse du prêtre) surveillait de temps en temps leurs jeux et où, à l'appel du pope "Akakios" (le curé de la paroisse), ils se réunissaient dans une pièce annexe, genre de hangar plutôt qu'une classe, pour suivre l'enseignement du catéchisme et s'initier à la lecture et à l'écriture. L'alphabétisation progressive se faisait avant tout par la lecture répétée des textes bibliques, de l'histoire de leur propre religion et par des chants psalmodiés transmis en grande partie, eux aussi oralement, de génération en génération depuis des siècles. L'après-midi, des personnes âgées se relayaient pour proposer aux enfants des divertissements et parfois même un certain enseignement paisé dans la mythologie et, plus souvent encore, dans les exploits historiques de leurs ancêtres. Légendes, faits héroïques des klephés<sup>1</sup> et des palicars<sup>2</sup>, événements anciens et récents liés aux luttes séculaires contre les Turcs se succédaient, ainsi que des épisodes de la guerre de l'Indépendance de la Grèce (1821-1829) qui, à l'époque (1879), venait d'obtenir un sensible agrandissement de son territoire du côté de l'Épire et de la Thessalie. Ces entretiens prenaient la forme de contes ou d'aventures exaltantes qui emportaient et excitaient leur imagination. De cet "enseignement", associé à une "pédagogie" sommaire et improvisée, parfois moralisatrice, mais dans son ensemble sans structure ni discipline,

prenait naissance, jaillissait une "conscience hellénique collective". Celle-ci se renouvait dans toute la population qui nourrissait l'espoir, sans cesse renouvelé, d'une proche libération et d'une renaissance de la Grande Nation éteinte avec la chute de Constantinople, symbole toujours vivant de l'hellénisme. Le refrain final d'un grand nombre de chants patriotiques était d'ailleurs : "Nous reconquerrons la VILLE ainsi que Sainte Sophie", en grec (δὴ ἔσονται πόλις καὶ τὴν Ἁγία Σοφίαν).

La commune de Pantichi était pauvre ; elle subissait cependant les lourdes taxes arbitrairement fixées par l'administration turque du chef-lieu de canton Kartal (Kartal), dont le service de perception adressait au président de la communauté le montant des redevances annuelles.

Le président, aidé de ses adjoints, assurait la répartition des charges, d'une façon plus ou moins équitable, entre les chefs de famille, selon leur situation matérielle et en fonction de la récolte de chaque année ou des bénéfices approximatifs des petits commerçants et des artisans du village. Les frais de l'entretien de l'église, du logement du pope ainsi que ceux de sa modeste rémunération provenaient des fonds propres de l'église, constitués par les rares dons des bienfaiteurs expatriés qui exprimaient ainsi leur solidarité et leur attachement au village natal. À cela s'ajoutaient les offrandes recueillies dans le plateau que faisait passer le président de la commune et ses deux adjoints lors des offices religieux. À eux trois, ils constituaient le Conseil de la communauté grecque orthodoxe élu par les Pantichiotes tous les trois ans. Après la messe dominicale, ces trois notables se réunissaient pour examiner l'ensemble des problèmes posés par l'entretien de l'église et de l'école, et par les besoins de solidarité sociale.

Je dois ajouter, en outre, que les cérémonies de mariage, de baptême et les offices funèbres pouvaient être célébrés soit à l'église, soit à domicile. Il n'existait aucun tarif d'honoraires ; la gratuité était de règle pour les indigents, la participation financière des autres restait libre et dépendait de la générosité de chaque famille.

Une faible part des fonds recueillis revenait au pope, alors que la plus grosse part alimentait la caisse de l'église dont la gestion était assurée par les membres du conseil communal. Ceux-ci s'occupaient également des relations administratives officielles avec l'État dont les services résidaient au chef-lieu du canton d'Kartal, situé à cinq kilomètres au nord-est de Pantichi. Un "karakol" (gendarmerie) et quelques employés administratifs s'y trouvaient, installés dans les locaux vétustes d'une vieille caserne occupée en même temps par un petit détachement militaire. C'est sous cette forme rudimentaire que s'exprimait, dans cette région, l'Empire ottoman. À quelques kilomètres de là se trouvaient dispersés d'autres villages qui, comme Pantichi, dépendaient sur le plan religieux orthodoxe de l'archevêché de Césarienne<sup>3</sup>.

Il faut dire ici que, dans son ensemble, la politique turque n'avait pas cherché à assimiler les peuples occupés : ceux-ci, tout au moins dans la périphérie de Constantinople, n'avaient aucun statut, aucune garantie et constituaient la "taïa" (le troupeau). Mais lorsque Suleyman I<sup>er</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle conquiert toute l'Asie Mineure, son royaume s'appela le sultanat de "Roum" parce que l'empire d'Orient avait toujours été considéré comme empire romain, ce qui fait que les Turcs appelaient les Grecs "Roum", mot qui persiste encore et est utilisé aussi bien dans le vocabulaire turc que grec moderne (sous le terme de "Roumli"). Dans des circonstances conflictuelles, les Turcs utilisaient

aussi pour désigner les Grecs le terme péjoratif de "Ghiaour" (infidèle), ce qui offensait les Grecs et renforçait à leurs yeux l'image du "méchant" Turc.

En 1883 Pantichi fut la proie d'un incendie qui ravagea la majorité des maisons construites en bois, sur un soubassement en pierre. S'il n'y eut que peu de victimes, le mobilier, dont les précieux bahuts où se trouvaient gravés entre autres, les diverses dates anniversaires, furent la proie du grand sinistre. Souvent repris par les adultes, le récit de cette catastrophe ravivait chez les enfants les terrifiantes images qui les avaient profondément marqués.

Quelques années plus tard, la famille de Kostas connut un triste sort. Deux ans après la mort du père, la mère fut emportée en 1888 par une maladie foudroyante. Les deux aînés, des garçons, déjà adolescents, furent embauchés à Constantinople par des commerçants originaires de Pantichi. Kostas et ses deux sœurs furent pris en charge par leurs oncles. En 1893, nullement attiré par les activités agricoles du village, c'est avec une grande joie que Kostas répondit à son tour à l'appel de son frère aîné qui lui trouva une place de commis au pair chez un négociant de produits coloniaux à Constantinople.

Ce fut un vendredi, jour de congé hebdomadaire, que Photis alla le chercher à Pantichi, et le jour même, ils s'embarquèrent pour se rendre à "la Ville". Lors de leur court voyage, Kostas était tout yeux. Laissant derrière eux les îles des Princes, il vit pour la première fois apparaître la silhouette impressionnante de la Mégalépole. Contre la lumière du soleil couchant, la coupole de Sainte Sophie, avec ses minarets surajoutés, et les nombreuses mosquées formaient un décor fascinant. De plus en plus, l'impatience de Kostas grandissait car la distance qui sépare la rive anatolienne du littoral européen s'amenuise. Il distinguait de mieux en mieux les agglomérations qui se succédaient. La dernière, à sa droite fut Skoutari (Uskûdar), l'ancienne Chrysopolis ("ville dorée") qui brillait sous les derniers rayons solaires.

Kostas apprendrait plus tard par ses lectures passionnées que dans cette région s'établit la première colonie hellénique d'origine mégarienne, qu'Hérodote surnomme les "fameux aveugles" pour n'avoir pas "vu" les avantages exceptionnels que présentait le promontoire européen qui se trouvait en face d'eux. C'est là que vinrent s'installer plus tard, au cours du VII<sup>e</sup> siècle av. J.C, les autres conquérants hellènes commandés par Byzas et son compagnon Antès, dont les noms expliquent l'origine de "Byzantion".

Le bateau se rapprochait du port, là où se termine la mer de Marmara et où commence, à droite, l'entrée du Bosphore et, à gauche, le port proprement dit, constitué par la Corne d'Or. Devant eux, à quelque deux cents mètres de la rive asiatique, sur une plate-forme rocheuse naturelle à fleur d'eau, se distinguait la fameuse "Tour de Léandre". Photis expliqua à son frère que cette tour portait le nom de Léandre en souvenir, d'après la légende, de la mort de ce personnage qui aurait péri à cet endroit en tentant de traverser le détroit pour rejoindre sa bien aimée.

Au delà, toujours en face d'eux, à l'entrée du Bosphore, mais sur le littoral européen, s'étendait la grandiose façade de Dolmabaçe. C'est encore Photis qui informa son frère qu'il s'agissait d'une construction relativement récente, que le sultan Abdül Mecid, obsédé par le retard pris par son

empire sur les puissances occidentales, fut bâti vers 1840. Ils franchissaient déjà le cap de Topkapı-Sarayı où le sultan Mehmet II, après la prise de Constantinople, construisit un grand sérail sur les cimetières byzantins, mais Kostas connaissait déjà ce fait historique qu'on leur avait raconté lors d'un des entretiens<sup>1</sup> scolaires<sup>2</sup>.

Les hautes murailles qui entouraient les édifices n'empêchèrent pas l'imagination de l'enfant de passer au-delà et de pénétrer, pendant un instant fugitif, dans les fabuleuses salles du sérail dont les richesses étaient considérées comme uniques au monde. Contournant le promontoire de Saraybümü, le bateau se trouva devant l'embouchure de la Corne d'Or, dominée par le pont de Galata qui relie Karaköy (où convergent les quais de Galata et les rues de Pera) à Étîmönü, entrée principale de l'ancienne ville byzantine, où se dresse la mosquée Yéni Cami.

Sitôt débarqués, Photis emmena son frère chez lui où ils déposèrent leurs affaires et ressortirent aussitôt pour dîner dans la ville. La traversée à pied du pont, animé par une intense circulation de voitures tirées par des chevaux ou poussées par des hommes, encombré par un fourmillement de piétons, de vendeurs ambulants, de "hammals" trébuchants, transportant sur leur dos affaissés des charges énormes, impressionna le jeune garçon. La profusion des coupôles et des minarets, la tour de Bayazıt, celle de Galata, les bruits, les odeurs, la "bougeotte" perpétuelle allaient laisser profondément gravés dans la mémoire de Kostas les images et les souvenirs liés à ce premier contact avec la "Ville".

Ville où son adolescence franchirait rapidement le seuil de la maturité, ville dans laquelle Kostas allait travailler et lutter pendant cinquante-cinq ans. Années de labeur et d'épanouissement, d'angoisses, d'oppressions et de poursuites durant les guerres successives (1897, balkaniques, Grande Guerre et guerre gréco-turque 1919-1921), de menaces et d'humiliations qu'il allait subir en tant que membre de la minorité grecque constamment bafouée par les autorités turques. Ruiné, physiquement et moralement épuisé, il allait quitter avec sa famille la terre natale de ses aïeux et venir, pour la première fois<sup>4</sup> de sa vie, fouler le sol de la Grèce continentale en 1948. Il mourra à Athènes en 1955.

L'Hay les Roses, mai 1985

Docteur Jean Jeannot

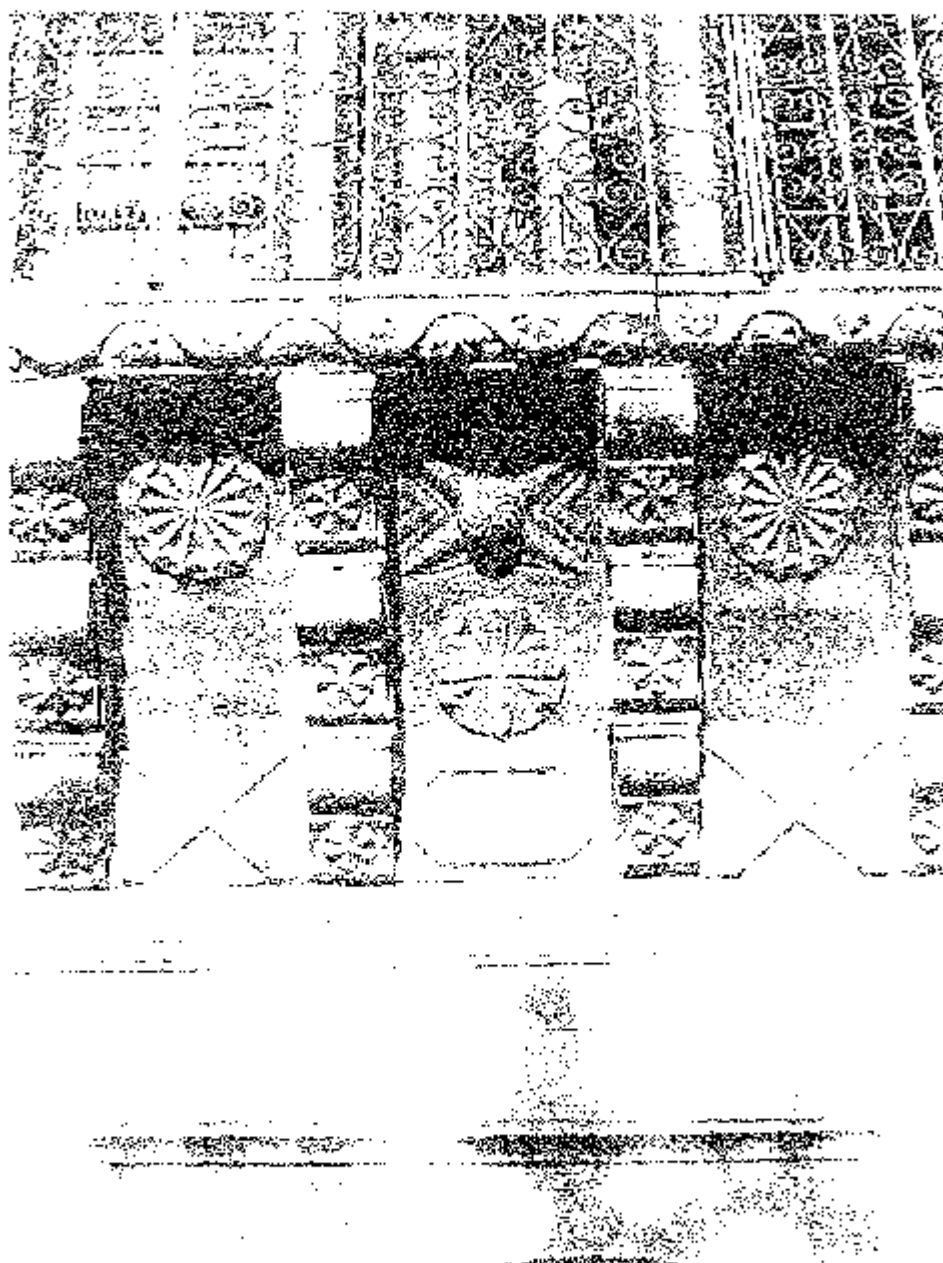
1) Les **klephtés** étaient des rebelles qui, fuyant l'oppression des maîtres turcs et grecs et les vexations de la part des autorités turques, se réfugiaient dans les montagnes où ils formaient des bandes armées vivant du pillage des Turcs et souvent des riches propriétaires grecs, mais respectant toujours le clergé et les paysans.

2) Les **palikaria** (mot qui en grec signifie "brave, gaillard") étaient les soldats qui avaient combattu les Turcs pendant la guerre d'indépendance grecque.

3) Un des grands archevêchés de la région de Constantinople, issu du patriarcat (dit oecuménique) qui siégeait et qui siège toujours à Phanari (Fener) sur la rive droite de la Corne d'Or. Il faut préciser par ailleurs que, depuis l'avènement de Mehmet II Fatih et ses entretiens avec le patriarche

Gemadios au XV<sup>e</sup> siècle, quelques années après la chute de Constantinople, ce patriarcat a été reconnu par la Sublime Porte et continue de l'être encore par l'Etat turc, comme l'autorité suprême de l'orthodoxie chrétienne en Turquie.

4) En 1923, se trouvant "établi" dans la ville de Constantinople, la dramatique épreuve de l'Ανταλλαγή (échange obligatoire des populations) lui avait été épargnée. Bienfaiteur de son village natal, avant cet exode massif, il s'est toujours préoccupé du sort de ses compatriotes et parents réfugiés en Grèce.



10